

Pour améliorer l'enseignement de la géographie à travers le monde

Benoît Brouillette

Volume 6, numéro 12, 1962

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020411ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020411ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Brouillette, B. (1962). Pour améliorer l'enseignement de la géographie à travers le monde. *Cahiers de géographie du Québec*, 6(12), 295–300.
<https://doi.org/10.7202/020411ar>

CHRONIQUE PÉDAGOGIQUE

POUR AMÉLIORER L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE À TRAVERS LE MONDE

par

Benoît BROUILLETTE

professeur à l'École des Hautes études commerciales, Montréal, Canada.

Une des dix-sept commissions de l'Union géographique internationale a pour objet d'étudier les moyens d'améliorer l'enseignement de la géographie dans les écoles élémentaires et secondaires.* Cette commission poursuit le travail entrepris sur le même sujet par l'Unesco depuis le stage international tenu à Montréal en 1950. L'Unesco avait alors publié deux brochures de conseils aux maîtres, qui, traduites en plusieurs langues, ont été largement diffusées. Ces documents étant épuisés, l'Unesco a manifesté le désir de reprendre le même sujet, mais sous une forme encore mieux adaptée aux besoins des enseignants, de ceux principalement qui sont souvent fort dépourvus à cet égard.

En 1960, l'Unesco fit appel à la commission de l'enseignement de l'U.G.I. pour réaliser son projet. Un plan de travail fut établi comportant d'abord la rédaction d'un texte préliminaire qui devait être soumis à un grand nombre de maîtres et de spécialistes avant d'être présenté sous sa forme définitive. Au cours de 1961, plusieurs géographes « occidentaux » acceptèrent de rédiger les sept chapitres du futur *Manuel de l'Unesco pour l'enseignement de la géographie*. M. J.-A. Sporck, de l'université de Liège, s'est chargé d'écrire une brève introduction sur l'intérêt et la valeur éducative de la géographie. M. Norman J. Graves, de l'université de Liverpool, prépara deux chapitres substantiels sur les techniques de cet enseignement, l'un sur les observations directes que les maîtres font faire à leurs élèves, l'autre sur les observations indirectes, c'est-à-dire les leçons en classe à l'aide d'auxiliaires didactiques. Un professeur de Lycée à Lille, M. André Hanaire, traita ensuite du matériel pédagogique, du minimum requis (tableau noir, cahiers, manuels, globes, cartes, atlas et autres), puis de l'optimum souhaitable (épидioscope, appareils de projection, à polycopier, cinéma, radio, télévision). Le chapitre suivant fut consacré à la salle de géographie, par M. Tom W. Brown, directeur de l'une des écoles secondaires de Gloucester, en Angleterre. Posséder une salle réservée à la géographie et équipée convenablement est loin d'être un luxe, c'est même un besoin, sinon au primaire, du moins au secondaire, niveau qui requiert des maîtres spécialisés. Comment les maîtres peuvent-ils se documenter pour mettre leur enseignement à jour et connaître les méthodes modernes? Tel est l'objet d'un chapitre que j'ai fait en me limitant aux sources essentielles et publiées en français ou en anglais. Enfin, la conclusion du livre, nous l'avons demandée au directeur de l'Institut de géographie de l'université de Lille, M. Philippe Pinchemel, qui s'est volontairement borné à dire que la géographie est une science de synthèse, qu'elle étudie les relations spatiales des phénomènes, ainsi que l'organisation de l'espace. L'ouvrage contient un grand nombre d'exemples, les uns tirés du milieu local, d'autres pris dans diverses parties du monde.

* L'auteur de l'article, Monsieur Brouillette, est président de cette commission de l'Union géographique internationale.

L'édition préliminaire du manuel fut polycopiée en français et en anglais par l'Unesco et distribuée assez largement pour obtenir les commentaires et suggestions des intéressés. C'est muni de ce document que j'ai entrepris mon voyage autour du monde en janvier 1962. L'objet de ma mission était de recueillir sur place les opinions de nos collègues, auxquels le manuel avait été expédié à l'avance, et principalement de tenir une réunion d'une dizaine d'entre eux à Bangkok. Je fis ma première expérience à Ankara, où un ancien camarade en Sorbonne, le professeur C. A. Alagöz avait réuni une soixantaine de maîtres et autres responsables des programmes. Je fis un exposé en français que mon ami traduisait en turc. L'intérêt provoqué par l'initiative de l'Unesco me parut considérable. On décida sur place de résumer le manuel en turc et de m'informer plus tard des suggestions à faire pour son usage parmi les enseignants du pays. A Beyrouth, étape suivante, je trouvai un Institut de géographie, rattaché à l'université de Lyon, où le nouveau secrétaire-général, M. Paul Sanlaville, fut lui aussi fort intéressé par notre projet. Au siège de l'Unesco, à Beyrouth, je fis la connaissance du directeur de l'UNRWA, responsable de l'enseignement au camp des réfugiés palestiniens de Ramallah, en Jordanie. J'ai eu plusieurs entretiens avec le professeur Hilal, chargé de former les instituteurs qui enseignent la géographie englobée dans les études sociales. Ce dernier me promit d'utiliser le manuel de l'Unesco le plus tôt possible. Or j'eus l'agréable surprise, en rentrant à Montréal, d'en avoir une preuve concrète. M. Hilal a fait polycopier pour ses instituteurs une version abrégée du manuel, qu'il a adaptée aux besoins du milieu. Ce sont les deux chapitres sur les techniques de l'enseignement qui ont surtout retenu son attention. Or les exemples du manuel, pris en Angleterre, seraient incompréhensibles aux élèves vivant à l'orée du désert en Jordanie. M. Hilal a su préparer des exercices pour le milieu local à l'aide d'un questionnaire destiné aux observations à faire sur place. Il conseille l'utilisation des cartes disponibles, et a esquissé des leçons sur la République Arabe Unie et sur la Jordanie. Tel est précisément le but que nous poursuivons : au lieu de discuter à perpétuité sur l'objet de la géographie enseignée aux divers niveaux, il vaut mieux, comme disait M. Raoul Blanchard, se mettre à l'œuvre et en faire sur le terrain.

L'étape suivante m'a conduit à Téhéran, où là encore j'ai été reçu par des géographes qui me furent présentés par M. le doyen Siassi, délégué de son université au premier congrès des universités de langue française, tenu à Montréal en 1961. L'un d'entre eux, le professeur Mostofi, est de formation française, un autre, le professeur Ganji, de formation américaine. Leur institut est bien organisé tant pour l'enseignement que pour les recherches. Ils me dirent plus tard dans quelle mesure le manuel de l'Unesco, dont ils réclamèrent d'autres exemplaires pour leurs collègues des universités de province (Meched et Tebriz), pourrait être utilisé en Iran. J'ai eu aussi un long entretien avec le sous-ministre de l'Éducation, M. Abbas Horri. Ensuite, je me rendis au Pakistan, à Peshawar, non loin des frontières occidentales, afin de me reposer un peu, au pied des hautes chaînes d'Asie centrale. J'y trouvai une université, dotée d'un institut de géographie que dirige un fier Pathan,¹ le professeur Z. Sahibzada, qui me réclama une causerie sur le Canada. Des fenêtres de l'Institut, on voyait se profiler à l'horizon le mont Tartara (6,759 pieds) dernier soubressaut de la chaîne de Khaibar. *Tartara*, tel est le nom de l'organe de cet Institut, dont le premier numéro vient de paraître. Après deux excursions, l'une vers la haute vallée de Swat, dominée par l'Hindou Kouch, l'autre, au col de Khaibar, je quittai ce coin assez extraordinaire du monde en espérant que le manuel de l'Unesco servirait un jour aux maîtres qui enseignent la géographie en pathan, selon le dicton suivant : *Tartarin ye zai sha* (Que son foyer soit à Tartara !).

¹ Du clan des Yousaf Zai, appartenant à la tribu pathane des Mullagori.

A Lahore se trouve une des plus anciennes universités du sud de l'Asie, celle du Panjab. Le directeur de son institut de géographie, le professeur Kasis Ahmad, avait déjà reçu l'ouvrage de l'Unesco, sur lequel il m'a promis ses commentaires. Là aussi, j'ai parlé de la géographie régionale du Canada aux étudiants et collègues. Puis on m'a fait visiter la ville et les environs, où la tâche principale est d'aménager les fleuves et rivières qui dévalent de l'Himalaya à travers un pays désertique.

Dans l'Inde, ma visite avait été soigneusement préparée par le professeur S. P. Chatterjee, de Calcutta, membre titulaire de la Commission de l'enseignement. À Benarès, où je me rendis d'abord, je n'ai guère eu le temps de flâner sur le Gange et ses ghâtes, car le directeur de l'Institut de géographie de l'université Hindoue, le professeur Rama Lochab Singh, m'a pris en charge dès mon arrivée et me fit parler à ses étudiants dans un amphithéâtre où le voltige des oiseaux fit une rude concurrence à mon élocution. Nous fîmes ensuite la tournée du campus universitaire que domine un temple de marbre (Bharat Kala Bhevan) dont la construction durera plusieurs décennies, puis une promenade sur le Gange à la tombée de la nuit. Le lendemain nous visitâmes Sarnath, ses monuments, musées et parcs, où le Bouddha prêcha sa doctrine pour la première fois, de sorte que la discussion du manuel de l'Unesco fut passablement négligée. Au contraire, dans la capitale de l'Inde, à Delhi, une réunion antérieure avait eu lieu à la *Central Institute of Education*, que dirige le Dr T. K. N. Menon, au cours de laquelle le professeur Chatterjee avait exposé l'objet du travail de l'Unesco. M. Menon s'est déclaré d'avis que le manuel servira à éclairer non seulement les maîtres, mais aussi les responsables de l'organisation des programmes. Il souhaite pouvoir en faire traduire le texte dans les multiples langues du pays. Un ancien élève du professeur Chatterjee, le Dr V. L. S. Prakasa Rao, géographe attaché à la planification du pays, me fit visiter non seulement les services techniques du Plan, mais aussi les monuments du vieux Delhi, et m'invita à une assemblée de l'Association des géographes de l'Inde où le sujet à l'ordre du jour fut le manuel de l'Unesco. Un autre ancien élève de Calcutta me tint compagnie durant mon bref séjour à Bangalore et Mysore.

En arrivant à Colombo, je fis la connaissance d'un de ceux qui allaient participer au colloque de Bangkok : le professeur K. Kularatnam, directeur de l'Institut de géographie de l'université de Ceylan. Il me fit part des problèmes que pose l'enseignement dans son pays à des groupes ethniques de langues différentes. Il souhaite que le manuel de l'Unesco soit traduit en plusieurs d'entre elles, et non seulement en cingalais, comme ce fut le cas du manuel de 1952. Étant lui-même d'origine tamoule, il est préoccupé du fait que le cingalais soit devenu depuis peu la langue d'enseignement à l'université. De Colombo, je suis allé visiter la ville admirable qu'est Kandi.

Le Haut-Commissaire du Canada à Ceylan, M. James George, m'ayant invité à dîner chez lui, me présenta au groupe de géographes canadiens qui, sous l'égide du plan Colombo, viennent de compléter un travail magnifique sur la planification du pays : photographie aérienne complète, série de cartes du relief, des sols, de la végétation, de l'utilisation du sol, etc. J'ai visité leurs ateliers avec le géographe Fraser de Toronto et vu des échantillons de leurs cartes et assemblages de photos. Espérons que les techniciens locaux qu'ils ont formés poursuivent de semblables recherches utiles à l'aménagement du territoire et aussi à l'enseignement du milieu local.

Celui qui vint à ma rencontre à Madras fut un ancien vice-président de l'U.G.I., le professeur George Kuriyan. Il était accompagné de M^{lle} A. R. Irawathy, directrice du *Queen Mary's College*, grande école de jeunes filles, et qui devait elle aussi participer au colloque de Bangkok. M. Kuriyan est le géographe qui a le plus travaillé à faire connaître son pays à l'étranger, par ses atlas et cartes

économiques de l'Inde. Son laboratoire bourdonne d'activité et nombreux furent ceux qui répondirent à son invitation pour m'entendre parler du Canada. M^{lle} Irawathy s'était fort bien préparée pour la réunion de Bangkok, où sa contribution fut particulièrement remarquée.

En terminant mon périple de la péninsule indienne, je suis enfin arrivé à Calcutta. Sous la chaleur accablante qui précède la mousson estivale (chaleur dont j'éprouvais les effets depuis mon passage à Bombay), mon collègue Chatterjee m'a fait assister à plusieurs réunions du personnel enseignant. Nous avons écouté durant une matinée entière des communications faites par les praticiens de la géographie sur les difficultés qu'ils éprouvent dans leur enseignement. Leurs doléances, qui ne diffèrent guère de celles qu'on observe dans les pays occidentaux, se résument au manque de préparation des maîtres, de matériel didactique, du temps nécessaire pour couvrir les programmes ou pour amener les élèves sur le terrain. Ils réclament des cours d'été (même chose à Madras) et désirent plus de matériel approprié. Il va sans dire que l'annonce d'un nouveau manuel tel que celui de l'Unesco fut de nature à leur redonner confiance dans leur tâche souvent ingrate. Une autre séance fut consacrée entièrement au contenu du manuel projeté. Les maîtres désirent qu'il renferme plus d'exemples tirés du milieu asiatique. Ce sera un des *leitmotives* à Bangkok. Malgré la période des vacances, M. Chatterjee avait pu réunir plusieurs de ses étudiants dans son Institut lorsque j'y fis (pour la Nième fois) une conférence sur le Canada. J'ai en outre visité les locaux où le professeur dirige une centaine de cartographes et autres techniciens qui font sous sa direction un monumental atlas de l'Inde.

Dacca, étape suivante, est la seule grande ville du Pakistan oriental, isolée entre des provinces indiennes. J'y suis allé pour faire la connaissance d'un autre participant du colloque de Bangkok, le professeur Nafis Ahmad, directeur de l'Institut de géographie, et auteur d'un gros traité de géographie économique du Pakistan oriental. Lui aussi m'a réclamé une causerie sur le Canada devant ses étudiants, après laquelle nous avons pu discuter du manuel de l'Unesco, qu'il souhaite de voir traduit en bengali.

Me voici enfin à Bangkok, après deux mois de voyage. L'Unesco y dispose de l'ancien palais de la Culture, établi au milieu d'un vaste parc, près du parlement. Le directeur du Centre de l'Unesco pour l'éducation en Asie, le Dr Rahman, et son adjoint, M. Jumsai, m'ont accueilli avec empressement et mis à ma disposition tout ce qui était nécessaire pour tenir le colloque projeté. Le 26 mars au matin les participants se présentèrent au rendez-vous. Outre les quatre mentionnés plus haut (les professeurs Kularatnam, Irawathy, Chatterjee et Amad), deux avaient été choisis sur place, le doyen Rong Syamananda, de l'université de Chulalongkorn, et M^{lle} Sawat Senanarong, d'une école normale de Bangkok, et les quatre autres venaient d'autres pays d'Asie : le professeur Hisao Aono, directeur de l'Institut de géographie à l'université Kyoiku, de Tokyo, le professeur Halim Khan, de l'université Gadjah Mada à Jogjakarta en Indonésie, le professeur W. L. Dale, de l'université de Malaisie, et le professeur Telesforo W. Luna, de l'université des Philippines.

Le colloque a duré cinq jours à raison de deux séances par jour. J'en ai fait un rapport détaillé, qu'il serait trop long de transcrire ici. Les intéressés peuvent en obtenir le texte en m'écrivant. Chacun des invités a d'abord exposé la situation de l'enseignement de la géographie dans son milieu, puis nous avons épluché le Manuel, chapitre après chapitre, presque page par page. Enfin un certain nombre de vœux furent émis, les uns se rapportant au manuel, les autres de nature plus générale. En voici la substance. Les participants félicitent d'abord l'Unesco de son initiative. Le Manuel paraîtra en un moment opportun, car dans beaucoup de pays on se préoccupe de perfectionner les systèmes d'enseignement et les méthodes. Le procédé de publication de

cet ouvrage est inédit par le fait de consulter un grand nombre de géographes et éducateurs, surtout ceux d'Asie, avant d'établir le texte définitif. Quant à son contenu, les participants sont d'accord pour l'approuver entièrement ; mais à la lumière des discussions, il appert qu'un plus grand nombre d'exemples, illustrant les principes fondamentaux, devraient figurer dans le manuel révisé. Sept nouvelles leçons rédigées par divers participants seront fournies au président d'ici le premier juillet. Quelques erreurs de forme ou de faits lui ont été en outre signalées. Tous les participants souhaitent enfin que des moyens appropriés soient pris pour diffuser le manuel de l'Unesco dans tous les pays, soit dans ses versions originales (anglaise et française) soit dans le plus grand nombre possible de langues nationales.

Parmi les autres vœux, l'un se rapporte aux programmes de géographie. Les autorités scolaires chargées de faire ou de modifier leurs programmes devraient s'inspirer des principes et des techniques exposés dans le manuel de l'Unesco. Un autre vœu reflète le souci de redonner à la géographie la place qui lui revient. Les participants se sont inquiétés sérieusement de la tendance qui se manifeste dans certains pays de vouloir remplacer la géographie pour elle-même par les études dites sociales, dans lesquelles la géographie joue un rôle auxiliaire. Tous sont unanimes à condamner ce procédé et désirent que la géographie soit enseignée comme matière autonome aux niveaux primaire et secondaire. Le manque d'auxiliaires didactiques, dont souffrent beaucoup de pays, pourrait être remédié par la distribution dans les pays qui en sont démunis, de matériel scolaire tel que des cartes murales du monde, des panneaux illustrés en couleurs, des collections de clichés et films fixes. Enfin, on pourrait répondre au désir des enseignants qui veulent améliorer leur enseignement s'il était possible d'organiser, à l'échelle internationale, des rencontres d'éducateurs, surtout pour leur apprendre à utiliser les auxiliaires audio-visuels. Le dernier vœu exprime l'opinion unanime des participants sur le fait qu'en publiant son manuel, l'Unesco aidera les maîtres et les élèves à développer chez eux un meilleur esprit de compréhension internationale, résultat direct de la géographie bien comprise.

Le colloque se termina le 30 mars. Deux jours plus tard commençait la Conférence régionale du Sud-Est asiatique, tenue à Kuala Lumpur, sous les auspices de l'université de Malaisie, pour l'Union géographique internationale. J'eus le plaisir d'y retrouver non seulement mes collègues venus du Canada, mais aussi la plupart des participants de la réunion de Bangkok. Ils y ont pris une part active, trois d'entre nous ayant été présidents de sessions. L'une d'elle fut consacrée à l'enseignement de la géographie, le 7 avril après-midi, et a réuni une cinquantaine d'auditeurs. Après avoir entendu les quatre communications régulières, j'ai pu exposer l'objet du manuel de l'Unesco et provoquer des commentaires parmi l'assistance.

La dernière fois où j'ai discuté du manuel fut au Japon, lors d'une conférence qu'on m'a prié de faire devant l'association des géographes japonais à Tokyo. Le professeur Aono, membre titulaire de la Commission, avait pris l'initiative de cette réunion. Ici les problèmes diffèrent de ceux que j'ai rencontrés dans les autres pays asiatiques. La géographie est une matière obligatoire aux cours primaire et secondaire ; les maîtres disposent de bons manuels et surtout d'atlas scolaires remarquablement bien présentés (en Turquie, j'ai vu aussi d'excellents atlas). Toutefois, la géographie, depuis l'après-guerre, est incorporée aux études sociales. Comme partout où l'on pratique cette méthode, la place de la géographie proprement dite est à la merci du maître qui ne l'enseigne que dans la mesure où il s'y intéresse. Une des choses qui m'a le plus frappé en visitant le Japon durant une quinzaine de jours fut la multitude des écoliers et écolières en uniformes que l'on rencontre partout, autour des temples, dans les parcs, sur les rives de la mer intérieure, au voisinage du Fujiyama. Ils voyagent en

autocars et logent dans des auberges établies pour eux. Ils apprennent ainsi, guidés par leurs maîtres, à connaître l'histoire de leur pays, ses lieux historiques, sa religion ancestrale. Mais profite-t-on de ces randonnées pour leur faire comprendre la géographie physique et humaine de leur étonnante patrie ? Telle est la question que j'ai posée à mes collègues réunis à Tokyo. Si j'ai bien interprété leur réponse, c'est que l'idée était excellente, mais j'ignore encore si on la met en pratique.

En guise de conclusion, je puis dire que mon périple à travers l'Asie fut très fructueux. Pour moi d'abord, j'y ai appris et observé beaucoup de choses. Pour l'enseignement de la géographie, je crois avoir obtenu un double résultat, l'un de nature tangible, l'autre d'ordre moral, intangible. Le premier est évident. Les collègues que j'ai rencontrés et ceux qui sont venus à Bangkok ont apporté une contribution importante à la préparation du Manuel de l'Unesco. L'autre résultat est moins facile à apprécier. Le seul fait que l'Unesco m'ait permis de visiter les lieux où travaillent ces éducateurs, de leur demander leurs avis et suggestions, ce geste peu usité les a non seulement flattés, mais a secoué leur apathie et leur a fait comprendre qu'il existe une grande solidarité entre tous les géographes du monde. Pour le groupe de Bangkok, le projet de l'Unesco était devenu leur œuvre à eux tout autant que celle des auteurs qui en ont esquissé le premier jet. Telle est, j'estime, la meilleure leçon de cette aventure. La méthode est à retenir lorsqu'on désire réaliser une œuvre de véritable collaboration internationale.
